

# **Bakounine :**

## **une théorie de l'organisation**

L'ennemi principal du prolétariat est l'exploitation bourgeoise : l'Etat, avec toute sa puissance répressive, sous quelque forme qu'il existe, précise Bakounine, n'est plus autre chose aujourd'hui que la conséquence en même temps que la garantie de cette exploitation. C'est pourquoi le prolétariat doit chercher « tous les éléments de sa force exclusivement en lui-même », il doit « l'organiser tout à fait en dehors de la bourgeoisie, contre elle et contre l'Etat ».

Selon Bakounine, il y a un lien direct et nécessaire entre l'objectif et les moyens employés pour l'atteindre, ce qui implique une réflexion approfondie sur les formes et la nature de l'objectif. Marx avait déclaré qu'il ne visait pas à donner la recette de la marmite de la révolution. Sur ce point Bakounine a parfaitement conscience de diverger avec Marx et avec les social-démocrates. La différence de démarche est parfaitement exprimée par Bakounine lorsqu'il écrit qu'« un programme politique n'a de valeur que lorsque, sortant des généralités vagues, il détermine bien précisément les institutions qu'il propose à la place de celles qu'il veut renverser ou réformer <sup>1</sup>. »

### **Prolétariat et organisation**

Les formes d'action et d'organisation préconisées alors par les marxistes allemands sont, aux yeux de Bakounine, tout simplement adéquates aux buts qu'ils poursuivent : la constitution d'un Etat national allemand républicain et « soi-disant populaire ». Pour ce faire, ils sont obligés de s'allier à la bourgeoisie avancée, comme l'ont fait les groupes des sections de l'Internationale de Zurich, qui ont adopté le programme des démocrates socialistes d'Allemagne et qui sont devenus des « instruments du radicalisme bourgeois ».

---

<sup>1</sup> *Écrit contre Marx*, Œuvres, Champ libre, III.

Dans *Écrit contre Marx*, Bakounine cite le cas d'un certain Ambery, un avocat appartenant au parti radical et à l'AIT, qui, en 1872, aurait garanti publiquement « devant ses concitoyens bourgeois, au nom de l'Internationale, qu'il n'y aurait point de grève pendant cette année ». James Guillaume rapporte qu'Ambery, candidat au Grand-conseil, avait obtenu du comité cantonal de l'AIT qu'il fasse voter en sa faveur les ouvriers électeurs. Les ouvriers du bâtiment songeaient à ce moment-là à se mettre en grève parce que leurs patrons avaient baissé leurs salaires. La Fédération jurassienne avait protesté contre ce marchandage. Kropotkine, qui était alors à Genève, écrivit<sup>2</sup> : « Ce fut Outine lui-même qui me fit comprendre qu'une grève en ce moment serait désastreuse pour l'élection de l'avocat M.A. » Ce n'est donc pas sans quelques justifications qu'à la même époque Bakounine écrivit une longue lettre « aux compagnons de la Fédération jurassienne » dans laquelle il disait que « toutes les fois que des associations ouvrières s'allient à la politique des bourgeois, ce ne peut être jamais que pour en devenir, bon gré mal gré, l'instrument<sup>3</sup>. »

La stratégie préconisée par la social-démocratie allemande – l'action parlementaire – conduit inévitablement à la conclusion d'alliances, d'un « pacte politique nouveau entre la bourgeoisie radicale ou forcée de se faire telle, et la minorité *intelligente*, respectable, c'est-à-dire dûment embourgeoisée, du prolétariat des villes<sup>4</sup>... »

L'idée générale de Bakounine est que l'organisation des travailleurs, dans sa forme, n'est pas constituée sur le modèle des organisations de la société bourgeoise, mais qu'elle est fondée sur la base des nécessités internes de la lutte ouvrière et, comme telle, constitue une préfiguration de la société socialiste. Le mode d'organisation du prolétariat est imposé par les formes particulières de la lutte des travailleurs sur leur lieu d'exploitation ; l'unité de base de l'organisation des travailleurs se situe là où ceux-ci sont exploités, dans l'entreprise. A partir de là, elle s'élargit horizontalement (ou géographiquement, si on veut), par localités et par régions, et elle s'élève verticalement par secteur d'industrie. Cette vision des choses devait évidemment fournir à Marx

---

<sup>2</sup> *Autour d'une vie*, Stock, p. 286.

<sup>3</sup> « Aux compagnons de la Fédération des sections internationales du Jura », février-mars 1872, Œuvres, III, 74.

<sup>4</sup> Lettre au journal *La Liberté* de Bruxelles, 1-8 octobre 1872, Œuvres, III, 161.

et à Engels l'occasion de multiples sarcasmes à l'encontre de Bakounine, accusé d'être indifférent en matière politique, puisque l'activité du prolétariat se situait ainsi totalement en dehors de toute perspective parlementaire, cette dernière étant considérée comme la seule forme d'action politique envisageable. Engels, cependant, avait parfaitement compris le fond de la pensée de Bakounine, au-delà des déformations de la polémique : il écrit en effet à Théodore Cuno :

« Comme l'Internationale de Bakounine ne doit pas être faite pour la lutte politique mais pour pouvoir, à la liquidation sociale, remplacer tout de suite l'ancienne organisation de l'Etat, elle doit se rapprocher le plus possible de l'idéal bakouniniste de la société future<sup>5</sup>. »

Engels résume en fait parfaitement le point de vue de Bakounine et de ce qui deviendra plus tard l'anarcho-syndicalisme. Si on met de côté l'amalgame habituel selon lequel l'opposition de Bakounine à l'action parlementaire est assimilable à une opposition de principe à la lutte politique, Engels ne dit dans ce passage rien d'autre que ceci :

– l'organisation des travailleurs doit être constituée selon un mode le plus proche possible de celui de la société que la classe ouvrière porte en elle ;

– L'organisation de classe des travailleurs, qui est leur instrument de combat sous le capitalisme, constitue également le modèle de l'organisation de la société après le renversement de la bourgeoisie. C'est là le sens de l'expression « destruction de l'Etat » : la destruction de l'Etat n'est rien d'autre que le remplacement de l'organisation de classe de la bourgeoisie – l'Etat – par celle du prolétariat.

Cette organisation de classe regroupe les individus en tant que travailleurs, sur leur lieu de travail d'une part, et dans une structure interprofessionnelle d'autre part. Cette double structuration, verticale et horizontale, se développe sur un modèle fédératif jusqu'au niveau national et international.

---

<sup>5</sup> Lettre à Th. Cuno, 24 janvier 1872.

En somme, l'organisation de classe des travailleurs, qui est l'instrument de lutte sous le capitalisme, constitue le modèle d'organisation politique de la société après la révolution. C'est là une idée de base du bakouninisme et, plus tard, de l'anarcho-syndicalisme lorsque la structure horizontale, géographique (les Bourses du Travail) fusionneront avec la structure professionnelle (les syndicats). Cette démarche est unanimement rejetée par tous les théoriciens marxistes, à l'exception notable de Pannekoek qui a repris cette idée à plusieurs reprises dans ses écrits :

« La lutte de classe révolutionnaire du prolétariat contre la bourgeoisie et ses organes étant inséparable de la mainmise des travailleurs sur l'appareil de production, et de son extension au produit social, la forme d'organisation unissant la classe dans sa lutte constitue simultanément la forme d'organisation du nouveau processus de production. » (Pannekoek, *Les Conseils ouvriers*, EDI, p. 273.)

Selon Bakounine, c'est à travers la lutte quotidienne que le prolétariat se constitue en classe, c'est pourquoi le mode d'organisation des travailleurs doit se conformer à cette nécessité. Marx de son côté préconise la constitution de partis politiques nationaux ayant pour objectif la conquête du parlement. C'est ici, dit le révolutionnaire russe, que nous nous séparons tout à fait des social-démocrates d'Allemagne :

« Les buts que nous proposons étant si différents, l'organisation que nous recommandons aux masses ouvrières doit différer essentiellement de la leur <sup>6</sup>. »

Cette idée n'est pas une « invention » de Bakounine, car la citation date de 1872 et on la retrouve dans un court texte de César De Paepé datant de 1869, intitulé significativement « Les institutions actuelles de l'Internationale au point de vue de leur avenir » <sup>7</sup>. Le militant belge part

---

<sup>6</sup> « Aux compagnons de la fédération des sections internationales du Jura », Oeuvres III, 74.

<sup>7</sup> Cité dans Bakounine, Oeuvres, éd. Lebovici, tome III, appendice III, p. 255-256. Cf. *Le Progrès* du Locle, n° 9 du 1<sup>er</sup> mars 1869, l'article "L'Internationale et ses institutions de l'avenir".

de l'idée que les institutions que le prolétariat se constitue sous le capitalisme préfigurent les institutions de l'avenir : « Nous voulons montrer que l'Internationale offre déjà le type de la société à venir, et que ses diverses institutions, avec les modifications voulues, formeront l'ordre social futur. » On se souvient que si les Internationaux belges s'étaient opposés à l'Alliance, ils avaient exprimé leur soutien au programme de celle-ci. Il y avait donc une réelle proximité de vues entre eux et les bakouniniens, dont le dénominateur commun était incontestablement Proudhon.

Ainsi la section, qui est, nous l'avons vu, une structure interprofessionnelle, implantée sur une localité, regroupe « les ouvriers de tous les métiers sans distinction. Là doivent être traitées les affaires qui intéressent tous les travailleurs, quelle que soit leur profession. » La section, dit De Paepe, « est le type de la commune. » C'est ce que Bakounine appelle la « section centrale ».

Le Conseil fédéral regroupe ce que De Paepe appelle des « sociétés de résistance », que Bakounine appelle les « sections de métier », et qui sont en fait des syndicats : elles groupent autour d'elles les ouvriers d'un même métier : aujourd'hui elles leur apprennent à « discuter leurs intérêts, à calculer le prix de vente et le prix de revient pour baser là-dessus leurs prétentions, la société de résistance est destinée à organiser le travail dans l'avenir ». Les sociétés de résistance se transformeront en ateliers coopératifs, dit De Paepe.

Le militant belge passe en revue l'ensemble des institutions que la classe ouvrière s'est créées : les sociétés coopératives de consommation remplaceront le commerce actuel ; les caisses de secours mutuel et de prévoyance deviendront des sociétés d'assurance universelle. Les rapports entre les pays seront assurés par un Conseil général international : plus de diplomates, plus de guerres.

Puisqu'on n'est un homme complet que lorsque l'on est travailleur et savant en même temps, les travailleurs réunis au congrès du Bruxelles ont réclamé l'instruction intégrale qui comprend à la fois la science et l'apprentissage des métiers – idée que reprendra Bakounine dans un article de *l'Égalité* intitulé « L'instruction intégrale ».

Selon De Paepe, les sections seront reliées en fédérations, par bassins, puis par pays. Les fédérations comprendront un groupement par sections, mais aussi par corps de métier, comme cela existe pour les

communes. Ainsi le travail pourra être organisé au sein des communes et au sein du pays tout entier.

« Nous croyons maintenant avoir montré que l'Internationale renferme en germe dans son sein toutes les institutions de l'avenir. Que dans chaque commune, il s'établisse une section de l'Internationale, et la société nouvelle sera formée et l'ancienne s'écroulera d'un souffle. »

De Paepe ne fait rien d'autre que définir la notion d'abolition de l'Etat. Bakounine tient exactement le même langage que celui de De Paepe : la question de savoir si l'un a copié sur l'autre n'a pas de sens. L'anarchisme de Bakounine, fondé sur les idées fédéralistes de Proudhon, est issu directement de l'observation qu'il a pu faire de l'activité des ouvriers suisses pendant la période où il séjournait dans le pays. Mais plus largement, les idées que les deux hommes développent sur l'organisation du prolétariat comme préfiguration de l'organisation de la société émancipée étaient tout simplement dans l'air du temps.

D'une certaine façon, c'est Lénine qui donnera raison à Bakounine et à César De Paepe. On sait qu'à l'origine les bolcheviks étaient opposés aux structures « naturelles » du prolétariat qu'étaient les conseils ouvriers, constitués en période de combat. Ils ont même accusé ceux-ci de faire double emploi avec le parti et les ont sommés de se dissoudre, pendant la révolution de 1905. Le comité du parti de Petrograd lança en effet l'ultimatum suivant aux conseils « Le conseil des députés et ouvriers ne saurait exister en qualité d'organisation politique et les social-démocrates devraient s'en retirer attendu qu'il nuit, par son contenu, au développement du mouvement social-démocrate. »

Les bolcheviks finirent tout de même par comprendre le rôle que ces organismes peuvent jouer, à tel point que leurs mots d'ordre après l'arrivée de Lénine en Russie les feront passer auprès des militants ouvriers européens pour des anarchistes. Les thèses d'avril de Lénine imposent au parti une politique totalement opposée à celle qu'il développait jusqu'alors ; désormais, il s'agit d'armement du prolétariat, de tout le pouvoir aux soviets, et d'antiparlementarisme. Les partisans les plus proches de Lénine n'en croient pas leurs oreilles. Goldberg,

vieux collaborateur et ami de Lénine, ancien membre du comité central, s'écrie lorsque ce dernier énonce ses thèses :

« La place laissée vacante par le grand anarchiste Bakounine est de nouveau occupée. Ce que nous venons d'entendre constitue la négation formelle de la doctrine social-démocrate et de toute la théorie du marxisme scientifique. C'est l'apologie la plus évidente qu'on puisse faire de l'anarchisme<sup>8</sup>. »

Lénine avait compris que la structure organisationnelle motrice était celle où la population était en contact direct avec les problèmes de la lutte – soviets, conseils d'usine. Si le parti avait suivi une politique marxienne orthodoxe, les bolcheviks n'auraient été que l'aile radicale de la gauche parlementaire russe : Kamenev ne déclara-t-il pas que la position de Lénine était inacceptable « parce qu'elle supposait que la révolution démocratique bourgeoise était terminée et comptait sur sa transformation immédiate en révolution socialiste » ?

La 9<sup>e</sup> des 21 conditions d'admission à l'Internationale socialiste, quelques années plus tard, constitue là encore une reconnaissance de facto des conceptions bakouniniennes. Elle stipule que tout parti communiste doit constituer dans les organisations de masse de la classe ouvrière des cellules, qui, « par un travail conscient et opiniâtre, doivent gagner les syndicats à la cause communiste ». Le système des cellules d'entreprise fut instauré en France dans les années 1924-25 au moment de la « bolchevisation » du parti. Jusqu'alors, l'unité de base de l'organisation du parti était la section, implantée sur la commune, cadre de l'action électorale. Dans le parti bolchevisé, c'est l'entreprise, terrain où s'affrontent les « deux classes fondamentales » de la société capitaliste.

« L'usine, c'est le centre nerveux de la société moderne, c'est le foyer même de la lutte des classes. C'est pourquoi l'usine doit être pour toi, communiste, le centre de tes efforts, de ton activité de communiste. » (*Au nouvel adhérent*, préface de Jacques Duclos, p. 5)

---

<sup>8</sup> Cité par David Shub, *Lénine*, Idées-Gallimard, p. 173.

Pierre Séward, au V<sup>e</sup> congrès, à Lille, déclare : « La section, c'était un peu loin du patronat, un peu loin du capitalisme, mais la cellule, c'est beaucoup plus près. » Si l'établissement des cellules d'entreprise comme « force de base de l'organisation du parti » vise à éliminer l'électoratisme issu de la II<sup>e</sup> Internationale et de l'aile marxienne de l'AIT, il s'agit aussi de constituer un instrument de lutte contre le syndicalisme révolutionnaire, partiellement héritier de l'aile bakouninienne de l'AIT.

Au III<sup>e</sup> congrès du parti, en 1924, lors duquel fut discutée l'éventualité de créer les cellules, Pierre Monatte, alors membre du parti, s'y opposa fermement, montrant que ce n'était qu'une mesure destinée à subordonner le syndicat au parti. Depuis, périodiquement, le parti doit condamner la tendance qui se manifeste régulièrement, chez les militants de base, à considérer l'action syndicale comme prioritaire : « cette pratique, fondée en définitive sur l'incompréhension du rôle décisif du parti à l'entreprise et sur la vieille conception, maintes fois condamnée, suivant laquelle “le syndicat suffit à tout”, est grandement préjudiciable » (*La vie du parti*, octobre 1966, p. 3)

Il aura donc fallu attendre le milieu des années 20 pour que les héritiers de Marx comprennent ce principe bakouninien élémentaire que l'exploitation, donc la lutte des travailleurs, se fait en premier lieu sur le lieu de travail et que c'est là le centre de gravité de la lutte et la structure de base de l'organisation ouvrière.

### **Résumons le point de vue de Bakounine :**

1. Le mode, la forme de l'organisation des travailleurs sont le produit de l'histoire, ils sont nés de la pratique et de l'expérience quotidiennes des luttes. Toutes les classes ascendantes ont bâti, au sein même du régime qui les dominait, les formes de leur organisation.

2. La forme organisationnelle propre à la bourgeoisie regroupe les citoyens sur la base d'une circonscription électorale ; elle correspond au système de production capitaliste qui ne veut connaître que des individus isolés. Ainsi, le vrai pouvoir, qui est celui issu du contrôle des moyens de production, reste-t-il aux mains des propriétaires de ces moyens de production.

3. L'organisation de classe des travailleurs ne regroupe pas des citoyens mais des producteurs. Quel que soit le nom qu'on donne à



cette organisation : syndicat, conseil ouvrier, comité d'usine, la structuration reste celle d'une organisation de classe.

4. Le principe sur lequel cette organisation est fondée est le fédéralisme.

La logique du passage d'une société d'exploitation à une autre ne saurait être la même que celle du passage d'une société d'exploitation à une société sans exploitation : c'est une des grandes leçons que nous livre Bakounine, issue des ses réflexions sur l'analyse marxienne de la Révolution française<sup>9</sup>. Toutes les révolutions de l'histoire, dit-il, y compris la Grande révolution française, malgré la magnificence des programmes au nom desquels elle s'est accomplie, n'ont été que « la lutte de ces classes entre elles pour la jouissance exclusive des privilèges garantis par l'Etat, la lutte pour la domination et pour l'exploitation des masses »<sup>10</sup>. Pour Bakounine, l'Etat étant la forme spécifique de l'organisation d'une classe exploiteuse, la classe ouvrière ne saurait adopter la même logique de passage. Ainsi s'explique la notion souvent incomprise de l'abolition de l'Etat. Il ne s'agit évidemment pas d'abolir toute forme d'organisation mais de remplacer l'Etat, forme spécifique d'organisation de classe de la bourgeoisie, dont il n'est par conséquent pas question de faire la « conquête », par l'organisation de classe des travailleurs. La phrase de Bakounine sur le projet de la classe ouvrière prend donc tout son sens : « de la nature de son but dépend essentiellement le mode et la nature même de son organisation »<sup>11</sup>.

Si cette organisation de classe des travailleurs est encore à créer, elle n'a pas à être « inventée ». Elle n'est pas une utopie, au sens de création intellectuelle d'un système parfait tel qu'on *désirerait* qu'il soit. Elle est *déduite* des pratiques réelles de la classe ouvrière. Ainsi, l'expérience concrète de la classe ouvrière crée cette organisation, dans des formes embryonnaires pour commencer. C'est la tâche à laquelle s'est attelé Bakounine dans les dernières années de sa vie, pendant sa période

---

<sup>9</sup> Cf. René Berthier : « La Révolution française comme archétype : 1848 ou le 1789 manqué de la bourgeoisie allemande » et « La Révolution française dans la formation de la théorie révolutionnaire chez Bakounine », in *Les anarchistes et la Révolution française*, Éditions du Monde libertaire, 1990.

<sup>10</sup> *Écrit contre Marx*, novembre-décembre 1872.

<sup>11</sup> Cf. supra : « La question du programme ». « Aux compagnons de la Fédération des sections internationales du Jura », février-mars 1872, Œuvres, III, 74.

« anarchiste ». Les développements de Bakounine sur la conscience ouvrière, sur l'organisation des travailleurs ne sont pas une construction *a priori* mais le résultat d'observations qu'il a pu faire sur le terrain lors de ses nombreux déplacements.

L'AIT à l'époque était dans une période extraordinaire d'expansion consécutive à une montée des mouvements sociaux dans toute l'Europe, sauvagement réprimés, qui suscitaient un réel appui international, et qui provoquaient à chaque fois un accroissement des adhésions. C'est l'observation des luttes ouvrières de son temps qui a fourni au révolutionnaire russe les éléments sur lesquels il fonde sa théorie de l'organisation des travailleurs. Selon ses propres termes, l'objectif de Bakounine, est de « formuler leur pensée et de dire leur parole ».

A sa sortie de la Ligue de la paix et de la liberté, les principes généraux de la pensée politique de Bakounine sont déjà définis. Il y manque cependant l'essentiel, une vision tactique, stratégique et organisationnelle pour le mouvement ouvrier. Cette absence sera comblée par l'observation qu'il fera des pratiques ouvrières de son temps, qu'il conceptualisera dans ses écrits.

### **« Sections de métier » et « sections centrales »**

C'est à Paris que Bakounine est initié par Proudhon à l'idée de fédéralisme, qui constitue l'épine dorsale de la doctrine et des pratiques organisationnelles de l'anarchisme. Proudhon disait que c'était une idée nouvelle à l'époque où elle a été formulée, au point qu'on trouve, sous la plume de Proudhon, le mot « fédéralisme » dans des sens différents selon l'époque où il écrit. A l'origine, en effet, le mot avait un sens péjoratif, hérité de l'époque de la Révolution française, et signifiait émiettement, sécession. Pour les jacobins centralisateurs de la Révolution française, fédéralisme signifiait destruction de l'unité et de la souveraineté nationales. Pour eux, la souveraineté nationale ne pouvait selon eux se réaliser que par la centralisation politique. Chez Marx, le fédéralisme gardera ce sens-là – faut-il s'en étonner ? Proudhon se fera lui-même traiter de « fédéraliste » par ses adversaires jacobins après l'échec de la révolution de 1848, et il fera de l'injure un drapeau.

Bakounine fut le seul des trois grands théoriciens de l'anarchisme à avoir été confronté concrètement à la problématique fédéraliste, sans d'ailleurs y avoir joué aucun rôle initial. Il s'agit évidemment de l'Association internationale de travailleurs à laquelle il adhéra plusieurs années après sa fondation. Jusqu'à ce moment, sa connaissance du principe fédéraliste n'était que théorique, à travers la lecture qu'il avait faite de Proudhon.

La structure mise en place par l'Internationale est celle d'une association ouvrière de type syndical. Un Conseil général établit « des relations entre les différentes associations ouvrières de telle sorte que les ouvriers de chaque pays soient constamment au courant des mouvements de leur classe dans les autres pays ». Cette phrase est importante car c'est autour d'elle que vont se cristalliser rapidement les divergences entre partisans de Marx et partisans de Bakounine sur la fonction du Conseil général. On retrouvera alors l'opposition entre centralisation et fédéralisme.

Bakounine observe les sections de l'Internationale en Suisse. Il n'invente donc rien et se contente d'en décrire le fonctionnement, mais il élaborera à partir de là une véritable théorie de l'organisation. Des différents textes où il traite de la question, il ressort qu'il perçoit l'organisation des travailleurs sous la forme de deux structures complémentaires, l'une verticale et industrielle, l'autre horizontale à caractère interprofessionnel.

Dans la première, les ouvriers sont réunis et organisés « non par l'idée mais par le fait et par les nécessités mêmes de leur travail identique ».

« Ce fait économique, celui d'une industrie spéciale et des conditions particulières de l'exploitation de cette industrie par le capital, la solidarité intime et toute particulière d'intérêts, de besoins, de souffrances, de situation et d'aspiration qui existe entre tous les ouvriers qui font partie de la même section corporative, tout cela forme la base réelle de leur association. L'idée vient après, comme l'explication ou comme l'expression équivalente du développement et de la conscience réfléchie de ce fait. »  
(*Protestation de l'Alliance.*)

Les sections de métier suivent la voie du développement naturel, elles commencent par le fait pour arriver à l'idée. En effet, dit Bakounine, seuls un très petit nombre d'individus se laissent déterminer par l'idée abstraite et pure. La plupart, prolétaires comme bourgeois, ne se laissent entraîner que par la logique des faits. Pour intéresser le prolétariat à l'œuvre de l'AIT, il faut s'approcher de lui non avec des idées générales mais avec la « compréhension réelle et vivante de ses maux réels ».

Bien sûr, le penseur se représente ces maux de chaque jour sous leur aspect général, il comprend que ce sont les effets particuliers de causes générales et permanentes. Mais la masse du prolétariat, qui est forcée de vivre au jour le jour, et qui « trouve à peine un moment de loisir pour penser au lendemain », saisit les maux dont elle souffre précisément et exclusivement dans cette réalité, et presque jamais dans leur généralité.

Pour obtenir la confiance, l'adhésion du prolétariat, il faut commencer par lui parler, « non des maux généraux du prolétariat international tout entier, mais de ses maux quotidiens ».

« Il faut lui parler de son propre métier et des conditions de son travail précisément dans la localité où il habite, de la dureté et de la trop grande longueur de son travail quotidien, de l'insuffisance de son salaire, de la méchanceté de son patron, de la cherté des vivres et de l'impossibilité qu'il y a pour lui de nourrir et d'élever convenablement sa famille. » (*Protestation de l'Alliance*)

Il faut lui proposer des moyens pour améliorer sa situation, mais éviter, dans un premier temps, d'évoquer les moyens révolutionnaires. Il se peut en effet que sous l'influence de préjugés religieux ou politiques, il repousse ces idées : il faut au contraire « lui proposer des moyens tels que son bon sens naturel et son expérience quotidienne ne puissent en méconnaître l'utilité, ni les repousser » (*Ibid.*).

La conscience révolutionnaire n'est donc pas un fait naturel, elle n'est pas spontanée, mais chez Bakounine ce mot a un sens particulier, qui a provoqué de nombreux malentendus. Elle s'acquiert graduellement, par l'expérience quotidienne ; pour qu'elle devienne effective, il est nécessaire que l'ouvrier se débarrasse de ses préjugés politiques et religieux. Il n'est pas possible d'insuffler cette conscience

révolutionnaire brutalement : il faut une éducation, qui se fait par l'expérience vécue et par le contact avec la collectivité des travailleurs organisés.

Ce n'est qu'au contact des autres que l'ouvrier « néophyte » apprend que la solidarité qui existe entre travailleurs d'une section existe aussi entre sections ou entre corps de métiers de la même localité, que l'organisation de cette solidarité plus large, et « embrassant indifféremment les ouvriers de tous les métiers, est devenue nécessaire parce que les patrons de tous les métiers s'entendent entre eux... » (*ibid.*)

La pratique de la solidarité constitue le premier pas vers la conscience de classe ; ce principe établi, tout le reste suit comme un développement naturel et nécessaire, issu de « l'expérience vivante et tragique d'une lutte qui devient chaque jour plus large, plus profonde, plus terrible. »

On a voulu présenter la coupure entre bakouniniens et marxistes dans l'AIT soit comme l'expression d'un conflit de personnes, soit comme l'expression d'une diversité des niveaux de conscience dans la classe ouvrière : les travailleurs allemands et anglais, les plus conscients, étant avec Marx, les autres avec Bakounine.

On a aussi fait état du degré de concentration du capital : les ouvriers de la grande industrie avec Marx, les ouvriers des petites entreprises artisanales avec Bakounine. En réalité le problème ne se pose pas de savoir qui est avec qui, mais de déterminer quelles sont les fractions de la classe ouvrière qui peuvent espérer une amélioration de leur condition par l'action parlementaire, et celles qui n'ont rien à en espérer. Les développements théoriques, organisationnels et stratégiques de tel ou tel penseur ne font en définitive que se surajouter à ces situations réelles.

On comprend cependant que Bakounine ait pu écrire que par l'expérience tragique de la lutte, « l'ouvrier le moins instruit, le moins préparé, le plus doux, entraîné toujours plus avant par les conséquences mêmes de cette lutte, finit par se reconnaître révolutionnaire, anarchiste et athée, sans savoir souvent comment lui-même il l'est devenu. » (Protestation de l'Alliance.)

Aux yeux de Bakounine, seules les sections de métier – il faut entendre la structure implantée sur le lieu de travail plus qu'un

groupement corporatiste au sens étroit – est capable de donner une éducation pratique à leurs membres. Elles seules peuvent faire de l'AIT une organisation de masse, « sans le concours puissant de laquelle le triomphe de la révolution sociale ne sera jamais possible ».

Les sections centrales, en revanche, ne représentent aucune industrie particulière « puisque les ouvriers les plus avancés de toutes les industries possibles s'y trouvent réunis ». Ce sont, en langage d'aujourd'hui, des structures interprofessionnelles, qui représentent l'idée même de l'Internationale. Leur mission est de développer cette idée et d'en faire la propagande : l'émancipation non seulement des travailleurs de telle industrie ou de tel pays, mais de tous les pays. Ce sont des centres actifs où se « conserve, se concentre, se développe et s'explique la foi nouvelle ». On n'y entre pas comme ouvrier spécial de tel métier mais comme travailleur en général.

Au contraire des sections de métier, qui partent du fait pour arriver à l'idée, les sections centrales suivant la voie du développement abstrait, commencent par l'idée pour arriver au fait. C'est, reconnaît Bakounine, une méthode identique à celle dont se servent les idéalistes et dont « l'impuissance finale a été constatée par l'histoire ». C'est pourquoi s'il n'y avait que les sections centrales, l'AIT ne se serait pas développée en une puissance réelle <sup>12</sup>. Les sections centrales n'auraient été que des « académies ouvrières » où se seraient éternellement débattues toutes les questions sociales, « mais sans la moindre possibilité de réalisation ».

S'il n'y avait que les sections centrales, elles auraient peut-être réussi à former des « conspirations populaires », elles auraient peut-être regroupé un petit nombre d'ouvriers les plus conscients et convaincus, mais la masse des travailleurs serait restée en dehors : or, pour renverser l'ordre politique et social d'aujourd'hui, dit Bakounine, « il faut le concours de ces millions ».

Le rôle de la section centrale est un rôle éminemment politique. Implantée dans la localité sur des bases géographiques, elle rassemble les travailleurs sans considération de profession afin de donner aux sections de métier une vision et des perspectives qui dépassent le cadre étroit de l'entreprise. Elle permet, en premier lieu, à l'ensemble des travailleurs d'une localité d'être informés de leurs situations respectives

---

<sup>12</sup> Bakounine ne le formule pas explicitement, mais s'il n'y avait que les sections centrales, l'AIT serait tout simplement un parti politique.

et, éventuellement, d'organiser le soutien en cas de nécessité. Elle est aussi un endroit où, naturellement, s'opère la réflexion. Elle est enfin le centre à partir duquel se fait l'impulsion à l'organisation.

Historiquement, les sections centrales sont l'émanation du foyer principal qui s'était formé à Londres, dit Bakounine. C'est elles qui ont permis à l'AIT de se développer, en allant chercher les masses où elles se trouvent, « dans la réalité quotidienne, et cette réalité c'est le travail quotidien, spécialisé et divisé en corps de métiers ». Les fondateurs des sections centrales devaient s'adresser aux travailleurs déjà organisés plus ou moins par les nécessités du travail collectif dans chaque industrie particulière, afin de créer autour d'eux « autant de sections de métier qu'il y avait d'industries différentes ». C'est ainsi que les sections centrales qui représentent partout l'âme ou l'esprit de l'AIT devinrent des organisations réelles et puissantes.

La section centrale, et par extension l'organisation générale des sections centrales sur le plan international, est donc la structure qui donne à l'organisation ouvrière son sens profond, en offrant des perspectives élargies aux travailleurs qui y adhèrent. C'est elle qui définit et constitue le prolétariat en classe en affirmant et en pratiquant le principe de la solidarité d'intérêts des travailleurs.

La section de métier est celle qui unifie les travailleurs selon le principe de la matière, alors que la section centrale les unifie selon le principe de la connaissance.

Bakounine affirme une correspondance entre ces deux processus, entre ces deux instances organisationnelles, et c'est leur synthèse qui constitue l'organisation de classe dans les formes qui lui permettront de constituer un substitut à l'organisation étatique. Alors que dans la société bourgeoise les structures verticales (productives) et horizontales (décisionnelles, politiques) sont séparées, ce qui signifie nécessairement la subordination des secondes aux premières ; alors que dans le communisme d'Etat elles sont totalement fusionnées et concentrées, impliquant la subordination des parties au centre, Bakounine envisage ces structures dans une complémentarité – le fédéralisme – où chaque niveau est autonome dans le cadre de ses attributions et où existent des contrepoids à l'accaparement du pouvoir par le centre (puisque le principe d'autonomie retire au centre la *matière* sur laquelle l'autorité peut s'exercer), et des garanties contre les mouvements centrifuges par l'affirmation du principe de la solidarité des parties au tout. Ainsi se

trouve défini l'« anarchisme », plus exactement le « socialisme révolutionnaire »<sup>13</sup> auquel se réfère Bakounine.

Beaucoup, note Bakounine, pensent qu'une fois leur mission accomplie – la création d'une puissante organisation – les sections centrales devraient se dissoudre, ne laissant plus que des sections de métier. C'est une grave erreur, dit-il, car la tâche de l'AIT « n'est pas seulement une œuvre économique ou simplement matérielle, c'est en même temps et au même degré une œuvre éminemment politique » (*Protestation de l'Alliance*).

En d'autres termes, Bakounine ne limite pas l'organisation de masse des travailleurs à une simple fonction de lutte économique : en retirant à l'AIT ses sections centrales, on retirerait à l'organisation le lieu où peut se faire une élaboration politique, une réflexion indispensable des travailleurs sur les finalités de leur action. Unifiant dans un premier temps les travailleurs sur la base de leurs intérêts immédiats, l'organisation de classe est aussi le lieu où s'élabore et où se met en œuvre la politique qui mènera à leur émancipation. Peut-on encore accuser Bakounine d'indifférentisme politique<sup>14</sup> ?

Bakounine a exposé son point de vue de manière extrêmement claire dans des articles qui étaient publiés dans la presse ouvrière de l'époque. Ses positions n'ont jamais été réfutées de manière argumentée par Marx. Seule la polémique y a répondu. Cependant, l'exilé londonien avait parfaitement saisi de quoi il s'agissait. Rappelons sa lettre à Lafargue du 19 avril 1870 dans laquelle il traite de révolutionnaire russe d'« âne », et où il résume l'idée de Bakounine en déclarant que le rôle de la classe ouvrière « se borne à s'organiser en syndicats. Un beau jour, avec l'aide de l'Internationale, ils supplanteront tous les États existants ». C'est un résumé très sommaire, certes, mais parfaitement exact de la pensée de Bakounine.

## Les minorités révolutionnaires

---

<sup>13</sup> Bien entendu à ne pas confondre avec le mouvement de même nom apparu en Russie.

<sup>14</sup> « Indifférentisme » : néologisme inventé par Bakounine dans *L'empire knouto-germanique* pour désigner l'indifférence envers une croyance ou une doctrine. La plupart des textes de Bakounine sont écrits en français, mais on y trouve quelques inventions savoureuses.



Bakounine est largement redevable à Proudhon de sa sociologie des classes sociales. A la veille de la constitution de l'Internationale, Proudhon rédige en quelque sorte son testament politique dans la *Capacité politique des classes ouvrières*. C'est un étonnant exposé de la situation du mouvement ouvrier de l'époque. Il expose les conditions pour que le prolétariat puisse parvenir à la capacité politique et conclut qu'alors, toutes les conditions ne sont pas remplies :

1. La classe ouvrière est arrivée à la conscience d'elle-même « au point de vue de ses rapports avec la société et avec l'Etat », dit-il ; « comme être collectif, moral et libre, elle se distingue de la classe bourgeoise ».

2. Elle possède une « idée », une notion « de sa propre constitution », elle connaît « les lois, conditions et formules de son existence ».

3. Mais Proudhon s'interroge pour savoir si « la classe ouvrière est en mesure de déduire, pour l'organisation de la société, des conclusions pratiques qui lui soient propres ». Il répond par la négative : la classe ouvrière n'est pas encore en mesure de créer l'organisation qui permette son émancipation.

L'action du prolétariat est déterminée par les conditions de son développement réel. Les formes et la stratégie de la lutte dépendent de ce développement réel, des rapports qui existent entre la classe ouvrière et les autres classes.

Bakounine, de son côté, analyse l'émergence du mouvement ouvrier en une dialectique en trois mouvements :

1. Le prolétariat accède à la conscience de classe avec « la compréhension réelle et vivante de ses maux réels » (Protestation de l'Alliance) ;

2. Il s'éduque par l'action organisée contre le capital « qui convainc tous les ouvriers de la façon la plus saisissante et directe de la nécessité d'une organisation rigoureuse pour atteindre la victoire » ;

3. Par la liberté du débat politique dans l'organisation et par l'expérience des luttes, le prolétariat construira alors « son unité

réelle, économique d'abord, et ensuite nécessairement politique »  
(*Écrit contre Marx*).

La classe ouvrière, pense Bakounine, n'a pas encore atteint un stade suffisant de maturité pour se passer d'une minorité révolutionnaire. Le prolétariat est fractionné par les différentes langues, cultures et degrés de maturité, par les préjugés politiques et religieux. L'AIT est l'instrument irremplaçable pour l'unifier, c'est pourquoi Bakounine s'oppose à l'établissement d'un programme politique obligatoire dans l'organisation. Il pense que l'expérience des luttes et la pratique de la solidarité créeront naturellement cette unité. En attendant, cette partie la plus consciente du prolétariat et des intellectuels qui ont rallié son combat doit s'organiser pour accélérer ce processus d'unification.

« On ne peut commettre de plus grande faute que de demander soit à une classe, soit à une institution, soit à un homme, plus qu'ils ne peuvent donner. En exigeant d'eux davantage, on les démoralise, on les empêche, on les tue. L'Internationale, en peu de temps, a produit de grands résultats. Elle a organisé et elle organisera chaque jour d'une manière plus formidable encore, le prolétariat pour la lutte économique. Est-ce une raison pour espérer qu'on pourra se servir d'elle comme d'un instrument pour la lutte politique ? » (*Écrit contre Marx*, Champ libre, III, p. 183.)

Dans le vocabulaire de Bakounine, la lutte politique est la lutte électorale. Il faut, pense-t-il, à tout prix préserver l'AIT de cette tentation, ce qui ne signifie aucunement que l'Internationale doit se désintéresser de la politique, au contraire.

Les principes généraux que développe Bakounine sont cependant en partie contredits par ce qu'il dit sur les capacités effectives de l'AIT en matière d'action révolutionnaire à *ce moment-là*. L'AIT a donné aux travailleurs un commencement d'organisation en dehors des frontières des États et en dehors du monde bourgeois. Elle contient, de plus, « les premiers germes de l'organisation de l'unité à venir ». Mais, pense Bakounine, elle n'est pas encore une institution suffisante pour organiser et diriger la révolution. « L'Internationale prépare les éléments de l'organisation révolutionnaire, mais elle ne l'accomplit

pas »<sup>15</sup>. Elle organise la lutte publique et légale des travailleurs. Elle fait la propagande théorique des idées socialistes. L'AIT est un milieu favorable et nécessaire à l'organisation de la révolution, « mais elle n'est pas encore cette organisation ». Elle regroupe tous les travailleurs sans distinction d'opinion, de religion, à condition qu'ils acceptent le principe de la solidarité des travailleurs contre les exploités. En elle-même, cette condition suffit à opérer la séparation radicale des classes que préconisait Proudhon, mais elle est insuffisante pour donner au prolétariat une orientation révolutionnaire.

Les réserves formulées par Bakounine sur la capacité de l'AIT à conduire seule le prolétariat vers la révolution sociale alimenteront un débat : est-ce une situation circonstancielle, liée à l'insuffisante expérience historique de la classe ouvrière de l'époque, ou est-ce une situation intrinsèque à ce type d'organisation ?

Une organisation regroupant une minorité révolutionnaire structurée est indispensable.

Ce constat étant fait, une question reste cependant posée : celle du mode d'organisation des militants révolutionnaires et de leurs rapports avec l'organisation de masse. Il est évident que doit exister, *quelque part*, une organisation des révolutionnaires. Selon Bakounine, cette organisation a moins pour rôle de prendre le contrôle de l'organisation de masse que de l'inciter à développer sa logique interne qui est d'embrasser la société entière. Rappelons qu'en 1870, *la forme de cette organisation était encore à découvrir ; elle l'est peut-être encore*. Il ne faut donc pas analyser cette question de manière anachronique, en projetant sur le contexte de l'époque les données issues de l'expérience historique du siècle qui a suivi.

Cette organisation, c'est l'Alliance internationale pour la démocratie socialiste, fondée en 1868, le dernier jour du deuxième congrès de la Ligue pour la paix et de la liberté, organisation de démocrates bourgeois dont Bakounine venait de démissionner. C'est alors qu'il écrit à Marx cette lettre (22 décembre 1868) dans laquelle il dit à Marx : « Je suis ton disciple et je suis fier de l'être. » Il reconnaît donc s'être engagé dans la lutte des classes avec vingt ans de retard par rapport à Marx. Certes Bakounine est aussi motivé par le besoin d'amadouer Marx pour faire admettre l'Alliance en tant que telle dans

---

<sup>15</sup> « Frères de l'Alliance en Espagne » 12-13 juin 1872.

l'Internationale – Marx ne sera pas dupe. On ne peut cependant pas douter de la sincérité avec laquelle Bakounine admettait le rôle capital joué par Marx. Malgré les divergences profondes qui opposaient les deux hommes, le révolutionnaire russe choisit toujours le critère de classe lorsqu'un choix important se présentait dans les débats politiques opposant les différents courants de l'AIT. Bakounine ne sous-estimait pas l'importance de ses divergences avec Marx, mais il a choisi de retarder le plus possible le moment où il serait forcé de les exposer publiquement.

L'un des documents où Bakounine expose le plus clairement la fonction de l'Alliance est une lettre à un Espagnol – faut-il s'en étonner ? – Tomás González Morago, l'un des trois fondateurs de l'Internationale à Madrid avec Lorenzo et Mora. L'Alliance, lui écrit-il le 21 mai 1872, est le « complément nécessaire de l'Internationale ». L'une et l'autre ont le même but mais poursuivent des objets différents. L'Internationale a pour mission de « réunir les masses ouvrières, les millions de travailleurs, à travers les différences des métiers et des pays, à travers les frontières de tous les États, en un seul corps immense et compact » ; l'Alliance, quant à elle, « a pour mission de donner à ces masses une direction <sup>16</sup> réellement révolutionnaire ».

« Les programmes de l'une et de l'autre, sans être aucunement opposés, sont différents par le degré même de leur développement respectif. Celui de l'Internationale, si on le prend seulement au sérieux, contient en germe, mais seulement en germe, tout le programme de l'Alliance. Le programme de l'Alliance est l'explication dernière de celui de l'Internationale. »

On serait tenté de voir là le modèle social-démocrate de division du travail entre lutte politique assurée par le parti et lutte économique assurée par le syndicat. D'autant que Bakounine revient encore une fois dans cette lettre sur l'idée que l'AIT ne doit pas imposer de doctrine : si les fondateurs de l'Internationale l'avaient fait, ils auraient « fondé une très petite association, une secte, non le camp retranché du prolétariat

---

<sup>16</sup> Sous la plume de Bakounine, il faut sans doute entendre le mot « direction » dans le sens d'« orientation », mais le révolutionnaire russe ne faisait pas dans la phobie des directions, dans le sens de « chefs », comme le fera le mouvement anarchiste plus tard.

du monde entier contre les classes dominantes et exploitantes »<sup>17</sup>. Formellement, on a donc le même type de rapport. Il y a cependant une différence fondamentale : d'abord cette division du travail n'a pas vocation à perdurer. L'objectif de la social-démocratie est la conquête du pouvoir politique par le parti<sup>18</sup> tout en conservant cette division du travail ; dans l'optique des militants de l'Alliance, l'objectif est la conquête du pouvoir social par l'organisation de classe.

La Lettre à Morago présente un réel intérêt parce qu'elle est adressée à un militant de confiance, un membre de l'Alliance, et Bakounine s'y exprime sans réserves. Cette lettre a été écrite quelques mois avant son exclusion de l'Internationale. Bien entendu, le révolutionnaire russe est au courant de ce qui se trame à Londres contre lui et ses amis. On a l'impression que l'insistance incroyable avec laquelle il martèle la nécessité de maintenir l'unité fondamentale de l'Internationale, sur la base des nécessités pratiques, est motivée par la conscience qu'il a que cette unité va être battue en brèche.

La crainte qu'a Bakounine du danger que court l'Internationale apparaît dans un autre passage de sa lettre. Il fait le constat d'une coupure de fait entre les Anglais, les Américains et les Allemands d'une part, les Français, les Belges, les Espagnols, les Italiens et les Slaves de l'autre. « Faut-il établir deux Internationales ? L'une Germanique, l'autre Latino-Slave ? » demande-t-il. Ce serait un triomphe pour la bourgeoisie. Il pose alors une nouvelle question : « Y a-t-il une possibilité de concilier le programme marxien avec le nôtre ? » La réponse est non. Troisième question : « Faut-il enfin pour l'amour de la paix et pour sauver l'unité de l'Internationale – sacrifier un de ces programmes à l'autre ? » La réponse est encore non.

« Que faire alors ? – Il faut chercher cette unité là où elle se trouve, et non là où elle ne peut se trouver. Il faut la chercher non dans des théories soit politiques, soit philosophiques, mais dans les aspirations solidaires du prolétariat de tous les pays à l'émancipation

---

<sup>17</sup> « ...imposez le programme de l'Alliance à l'Internationale, et l'Internationale ne comptera plus en son sein, dans toute l'Europe, à peine 2 ou 3 mille membres », dit encore Bakounine dans sa lettre.

<sup>18</sup> Ce qui définit l'approche social-démocrate de la question est la division du travail parti-syndicat, indépendamment des modalités – pacifiques ou violentes.

matérielle ou économique – Sur le terrain de la lutte économique, pratique quotidienne du travail exploité par le capital. »

La solidarité concrète des membres de l'Internationale est le seul point vraiment obligatoire, qui fonde l'unité de l'organisation. Tout le reste est accessoire. Les débats qui se déroulent dans les congrès sur « l'instruction intégrale, l'abolition des États ou l'émancipation du prolétariat par l'Etat, l'émancipation de la femme <sup>19</sup>, la propriété collective, l'abolition du droit d'héritage, l'athéisme, le matérialisme ou le déisme » constituent des questions très intéressantes et leur discussion est fort utile au développement intellectuel et moral du prolétariat, mais aucun congrès n'a le pouvoir de résoudre ces questions ni de les imposer aux membres de l'Internationale. Aujourd'hui, en 1872, l'enjeu a changé. Après la guerre franco-prussienne, après la Commune et l'unification de l'Allemagne les rapports de forces se sont modifiés ; en outre, l'emprise de Marx et de son entourage sur l'appareil de l'Internationale ne semble pas pouvoir être remis en cause. « L'organisation de la lutte internationale, économique, pratique, quotidienne du travail contre le capital, voilà donc le seul but explicite, la seule loi obligatoire, suprême de l'Internationale. »

A quatre mois de son exclusion de l'AIT, Bakounine réaffirme que la solidarité qui unit les travailleurs est « complètement indépendante des différents courants politiques et philosophiques suivis par les masses ouvrières dans différents pays. Si les ouvriers de l'Allemagne, par exemple, font grève, s'ils se révoltent contre les bourgeois-exploiteurs, vous ne leur demanderez pas s'ils croient en Dieu ou s'il n'y croient pas, s'il sont pour l'Etat ou contre l'Etat ? Vous les soutiendrez dans la mesure de vos forces parce que ce sont des travailleurs soulevés contre leurs exploiters <sup>20</sup>. »

La réflexion sur l'organisation de la minorité révolutionnaire à l'époque de Bakounine et de Marx doit éviter l'anachronisme qui consiste à aborder la question dans les termes où elle s'est présentée

---

<sup>19</sup> L'émancipation de la femme était une question à laquelle Bakounine était tout particulièrement attaché.

<sup>20</sup> Lettre à T.G. Morago, 21 mai 1872. Comme pour montrer qu'il ne confond pas la direction allemande de l'AIT et le prolétariat allemand, Bakounine revient à plusieurs reprises sur la nécessité de soutenir les travailleurs allemands en cas de conflit.

avec l'apparition de l'aile radicale de la social-démocratie – le bolchevisme – au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il faut garder à l'esprit que les débats qui ont marqué la rupture du marxisme révolutionnaire avec la II<sup>e</sup> Internationale n'ont pas encore eu lieu ; il faut aussi se rappeler que le marxisme tel qu'il apparaissait à l'époque était essentiellement parlementaire.

Dans les années 1860-1870, on assiste à des tentatives non abouties de constituer une organisation révolutionnaire. Personne à l'époque n'a trouvé de solution acceptable. Si Bakounine oscille entre organisation publique et organisation secrète – les organisations ouvrières sont illégales en France, en Italie, en Espagne, en Belgique – les organisations secrètes en question sont plus des réseaux de militants qui correspondent entre eux qu'une instance qui prétend se poser en direction du prolétariat international. L'objectif principal est de regrouper les militants actifs et décidés, afin de constituer des cadres révolutionnaires, tâche qui, chronologiquement, semble naturelle lorsqu'on veut imprimer une certaine orientation à une organisation de masse.

Bakounine a posé le problème de l'organisation des révolutionnaires et de ses rapports avec les masses. Il l'a posé en opposition à la stratégie politique de Marx, électoraliste et parlementaire. Les successeurs de Marx oublient volontiers que pendant la révolution de 1848, en Allemagne, existait une organisation révolutionnaire, la Ligue des Communistes, que Marx et Engels ont dissoute.

Dans une large mesure, il s'agit d'une période de tâtonnements, et les modalités d'organisation des révolutionnaires n'apparaissent pas avec l'évidence et les certitudes que développeront plus tard un Lénine.

On peut noter d'ailleurs que l'essentiel de la critique léninienne de la social-démocratie allemande, qui fonde le bolchevisme, a déjà été faite trente ans auparavant par Bakounine. Ce dernier n'a pas trouvé de solution au problème qu'il a posé. On sait maintenant que Lénine non plus.

Il reste que Bakounine a développé une théorie de l'organisation du prolétariat qui mérite mieux que les simplismes réducteurs de ses adversaires et aussi, il faut le dire, parfois de ceux qui se réclament du même courant que lui.

La description de l'organisation faite par Bakounine constitue une véritable anticipation de ce que sera l'anarcho-sydicalisme. Il se place dans la continuité de Proudhon qui entendait remplacer la démocratie politique fondée sur le suffrage universel par la démocratie industrielle. Cette approche a d'ailleurs été partagée par une fraction du parti bolchevik, l'Opposition ouvrière d'Alexandra Kollontai et de Schliapnikov, qui furent d'ailleurs accusés d'« anarcho-syndicalisme » par Lénine.

.

## **BAKOUNINE : UNE THÉORIE DE L'ORGANISATION 1**

Prolétariat et organisation .....	1
Résumons le point de vue de Bakounine : .....	8
« Sections de métier » et « sections centrales » .....	10
Les minorités révolutionnaires.....	16
.....	24